

Un homme seul, une mère brisée

Paulo



Récit autobiographique

Paulo Gaspar

Un homme seul, une mère brisée

© Paulo Gaspar, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9062-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre n'a pas été écrit pour régler des comptes, ni pour juger, encore moins pour blesser. Il a été écrit pour libérer une voix. Une voix longtemps tue, longtemps étouffée. Une voix que j'ai moi-même mis du temps à entendre, tant le silence faisait partie de mon éducation, de mes murs, de mon histoire.

Je ne suis ni écrivain ni historien. Je suis simplement un fils. Un homme. Quelqu'un qui a grandi avec des failles, des manques, des questions sans réponse. Quelqu'un qui a longtemps cru que souffrir en silence était normal, que l'amour pouvait se cacher derrière les ordres, que la force signifiait ne jamais pleurer.

Ce livre est né d'une nécessité. Celle de raconter, enfin. De poser des mots sur ce que l'on garde au fond de soi par pudeur, par honte, ou par habitude. De rendre hommage à une femme, ma mère, qui a vécu dans l'ombre mais qui m'a donné, par sa tendresse silencieuse, la lumière dont j'avais besoin pour avancer.

C'est un témoignage. Un récit vrai. Avec ses blessures, ses silences, ses révoltes. Mais aussi avec ses instants de douceur, ses petites victoires, ses gestes d'amour. Il ne s'agit pas d'un règlement de comptes, mais d'un retour vers soi. Vers l'enfant que j'étais. Vers l'homme que je suis devenu.

À ceux qui se reconnaîtront dans ces pages : sachez que vous n'êtes pas seuls. Nos douleurs sont différentes, mais nos cicatrices se ressemblent.

Je dédie ces mots à ma mère, à ma femme, et à tous ceux qui, un jour, ont dû apprendre à vivre malgré l'absence d'amour ou la tyrannie de celui-ci.

— Paulo

Naître en dictature

Naître sous une dictature, ce n'est pas seulement venir au monde dans un pays muselé ; c'est apprendre très tôt à vivre en silence, à courber l'échine, et à deviner les vérités qu'on ne dit pas.

Je suis né au Portugal, durant l'été 1972, alors que le pays vivait encore sous la férule du régime autoritaire de Salazar.

L'Estado Novo – littéralement « l'État nouveau » – fut un régime corporatiste, conservateur et nationaliste, instauré en 1933 par António de Oliveira Salazar. Issu de la Dictature nationale née du coup d'État militaire de 1926, ce régime étouffa le pays pendant plus de quarante ans. Il s'opposait farouchement au communisme, à la liberté d'expression et à l'indépendance des colonies africaines. Ce n'est que le 25 avril 1974, avec la Révolution des Œillets, que la dictature fut renversée. Ce soulèvement pacifique, mené par de jeunes militaires lassés de la guerre coloniale, mit fin à des décennies d'oppression.

Un vestige de ce régime c'est le fort de Peniche. Le fort de Peniche, ou forteresse de Peniche (Forte de Peniche en portugais), est un lieu chargé d'histoire, situé sur la côte ouest du Portugal, dans la ville de Peniche, district de Leiria. Il a été construit à partir de 1557. Son objectif initial était de protéger la côte contre les attaques des pirates et corsaires. Pendant la dictature de Salazar (l'Estado Novo), le fort a été transformé en prison politique.

De nombreux opposants au régime y furent enfermés, notamment des militants communistes et d'autres résistants à la dictature. Le fort est tristement célèbre pour les conditions difficiles qu'y subissaient les détenus politiques.

Ma mère, née dans les années 1940, a grandi dans une famille modeste mais soudée, entourée de ses deux sœurs et de son frère. Elle s'est mariée très jeune. Peu après les noces, son époux, mon père, fut envoyé à la guerre. Il ne reviendrait que trois ans plus tard.

Mon père, né la même décennie, appartenait à une fratrie de sept enfants. Il a été enrôlé très jeune dans le conflit colonial. Pendant son service militaire, il fut envoyé en Afrique, sur les terres brûlantes et hostiles de la Guinée portugaise,

pour combattre ceux qui réclamaient l'indépendance face à un empire qui se refusait à lâcher prise.

C'est dans cette atmosphère d'autorité et de résignation que mes premières années ont pris racine, et que le destin de ma mère, puis le mien, ont commencé à se nouer sans que personne ne nous demande notre avis.

Trois mois pour l'illusion, une vie pour la blessure

Il suffit parfois de quelques semaines pour rêver une vie entière... et pour la voir s'effondrer. Quelques semaines de promesses, de regards doux, de mensonges déguisés en tendresse. Quelques semaines pour séduire, piéger, effacer. Et une vie entière pour porter les cicatrices invisibles de cette illusion.

Mes parents se sont mariés trois mois seulement après leur rencontre. Trois mois, c'est si court pour connaître l'âme d'une personne, pour découvrir ses zones d'ombre, ses silences, ses intentions véritables. Trois mois, c'est un souffle dans une vie, à peine le temps de s'approprier. Mais ma mère, elle, y a cru. Elle a cru à ce regard qui la fixait intensément. Elle a cru à cette voix douce qui la flattait, à ces mains qui semblaient protéger et non contrôler. Elle a cru à toutes ses paroles comme on croit aux promesses d'un rêve éveillé.

Il l'a séduite avec aisance, comme un homme qui avait déjà longuement répété son rôle. Il savait quels mots choisir, quand les dire, et comment les chuchoter. Il savait construire une illusion, dresser le décor parfait d'un avenir qu'il n'avait jamais eu l'intention de respecter. Il parlait d'amour, d'une maison, d'une famille, d'un bonheur simple. Il disait qu'elle était la plus belle, la plus douce, qu'il n'avait jamais rencontré quelqu'un comme elle. Il disait qu'il voulait la rendre heureuse, qu'il prendrait soin d'elle toute sa vie. Il disait ce que tout cœur désire entendre, et elle, jeune, sensible, pleine d'espérance, s'est laissée porter.

Ma mère n'avait jamais connu un homme comme lui. Il avait une assurance rare, une manière de se tenir, de parler, qui impressionne. Il semblait cultivé, intelligent, ambitieux. À ses yeux à elle, il représentait un monde nouveau, un homme différent de ceux de son entourage. En vérité, il était déjà un maître dans l'art de la dissimulation. Un manipulateur habile, un prédateur discret.

Elle n'avait que vingt et un ans, encore un pied dans l'enfance. Elle croyait aux histoires d'amour comme on croit aux contes. Lui en avait à peine dix neuf mais beaucoup plus expérimenté, beaucoup plus lucide, beaucoup plus calculateur. Il avait vite compris que ma mère était douce, loyale, obéissante. Il avait flairé chez elle cette tendresse naïve, cette soif de bien faire, de plaire, de construire un foyer. Alors il a appuyé là où il fallait, multipliant les compliments,

les petits gestes attentionnés, les moments de fausse complicité.

En trois mois, il l'a convaincue de tout quitter : sa famille, ses habitudes, ses repères. Trois mois ont suffi pour qu'elle dise oui à un homme qu'elle ne connaissait pas vraiment, mais qu'elle pensait connaître mieux que personne. C'est ça la force des mots : lorsqu'ils sont bien choisis, ils peuvent peindre des mensonges si beaux qu'on oublie de douter.

Le mariage a été simple. Peu de monde, peu de moyens, mais beaucoup d'émotions du côté de ma mère. Elle souriait, radieuse dans sa robe claire. Elle croyait épouser un homme bon. Elle croyait commencer une nouvelle vie. Mais elle ne savait pas qu'elle entrait dans une prison sans barreaux, dont elle ne verrait les murs qu'une fois qu'ils se seraient refermés sur elle.

Dès les premiers mois, les masques sont tombés. Il n'était plus question de mots doux, de regards tendres. Il ne parlait plus d'avenir commun, mais d'obligations. Plus de gestes délicats, mais des ordres, des critiques, des humiliations subtiles. Il voulait tout diriger, tout contrôler. Son argent, ses horaires, ses vêtements, ses amis, ses pensées.

Ma mère a commencé à changer. Lentement. Elle a perdu sa lumière, cette petite flamme joyeuse qui brillait dans ses yeux. Elle parlait moins. Elle souriait par habitude, sans conviction. Elle faisait tout pour ne pas déclencher sa colère, pour éviter ses reproches. Elle a pris l'habitude de se taire, de se plier, de s'effacer. Elle a appris à deviner ses humeurs pour anticiper ses réactions. Elle a appris à vivre dans l'ombre d'un homme qui n'aimait qu'une chose : le pouvoir.

Et pourtant, elle restait. Elle restait parce qu'elle avait promis. Parce qu'elle croyait que l'amour pouvait réparer. Parce qu'elle espérait encore retrouver l'homme du début, celui des trois premiers mois. Elle ne comprenait pas que cet homme-là n'avait jamais existé. C'était un personnage, un leurre, une illusion. Et elle, elle l'aimait encore, ou du moins, elle aimait ce qu'elle pensait qu'il avait été.

Je me suis souvent demandé ce que ma mère aurait été si elle ne l'avait jamais rencontré. Quel genre de femme elle serait devenue. Peut-être une femme libre, accomplie, joyeuse. Peut-être une femme qui aurait eu le droit d'exister autrement qu'à travers les besoins d'un homme. Peut-être qu'elle aurait été heureuse.

Mais la vie en a décidé autrement. Elle a été piégée par l'amour, puis ligotée par la peur, le devoir, le regard des autres. Et lui, mon père, a continué son œuvre de démolition silencieuse. Il l'a isolée, culpabilisée, vidée de sa force petit à petit, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus que l'ombre d'elle-même.

Quand j'étais petit, je la voyais s'activer sans jamais se plaindre. Toujours debout avant tout le monde, toujours la dernière à s'asseoir, souvent la dernière à manger. Elle ne demandait rien, elle servait. Elle encaissait. Les colères, les silences, les critiques. Elle disait toujours que tout allait bien. Même quand ça n'allait pas. Même quand elle pleurait en cachette.

Je me souviens d'un jour où je l'ai surprise dans la cuisine, en train d'essuyer ses larmes alors qu'elle pensait être seule. J'avais huit ans. Je n'ai rien dit. Je me suis approché et je l'ai prise dans mes bras. Elle m'a serré fort, très fort. Elle ne pleurait plus, mais ses mains tremblaient.

C'est ce jour-là que j'ai compris que l'amour, parfois, peut faire mal. Très mal.

Plus tard, j'ai appris à mettre des mots sur ce que j'avais vu. La manipulation. L'emprise. Le silence. L'humiliation. L'annihilation progressive de l'autre. J'ai compris que ma mère avait été victime dès le premier jour. Dès ces trois mois où elle pensait vivre une belle histoire. Dès ce mariage qu'elle croyait être une promesse d'avenir, alors qu'il n'était que le début de sa disparition.

Mon père n'a jamais levé la main sur elle. Il n'en avait pas besoin. Ses mots suffisaient. Ses silences aussi. Ses regards. Son mépris. Sa façon de toujours savoir ce qui faisait mal et d'appuyer exactement là, avec froideur et précision. Il n'aimait pas, il possédait. Il ne construisait pas, il écrasait.

Et ma mère, dans tout cela, est restée. Elle est restée parce qu'elle croyait que c'était ça, l'amour. Parce qu'on lui avait appris que souffrir en silence faisait partie du devoir d'épouse. Parce qu'elle n'a jamais eu quelqu'un pour lui dire qu'elle méritait mieux.

Aujourd'hui encore, je repense souvent à ces trois mois. Trois mois qui ont suffi à changer le cours d'une vie. Trois mois qui ont scellé le destin d'une femme douce, généreuse, sensible. Trois mois qui ont été la plus grande illusion de sa vie.

Je me demande parfois jusqu'à quand elle a pensé à ces débuts. Jusqu'à quand

elle a ressenti, au fond d'elle, la blessure de cette trahison initiale. Ou si, comme beaucoup, elle a préféré oublier. Faire comme si c'était normal. Comme si c'était le prix à payer pour ne pas être seule.

Mais moi, je n'oublie pas. Parce que c'est aussi là que commence mon histoire. Dans ce choix qu'elle a fait. Dans ce piège qu'elle n'a pas vu. Dans cette souffrance qu'elle a portée et que, malgré elle, elle m'a transmise.

Il a suffi de trois mois pour tout changer. Trois mois pour l'illusion. Une vie pour la blessure.

Et c'est pour ça que j'écris. Pour dire ce qui n'a pas été dit. Pour briser le silence. Pour que l'illusion ne recommence pas ailleurs. Pour que la mémoire reste vivante, même si elle fait mal.

Au moment du départ de mon père pour la guerre, mes parents vivaient dans une petite maison louée, dans le même village que mes grands-parents maternels. Pendant trois longues années, mon père servit comme conducteur de char. Il écrivait régulièrement à ma mère restée au pays, lui envoyant des lettres et des photos prises en Afrique – souvent des clichés de femmes civiles croisées au fil de ses affectations.